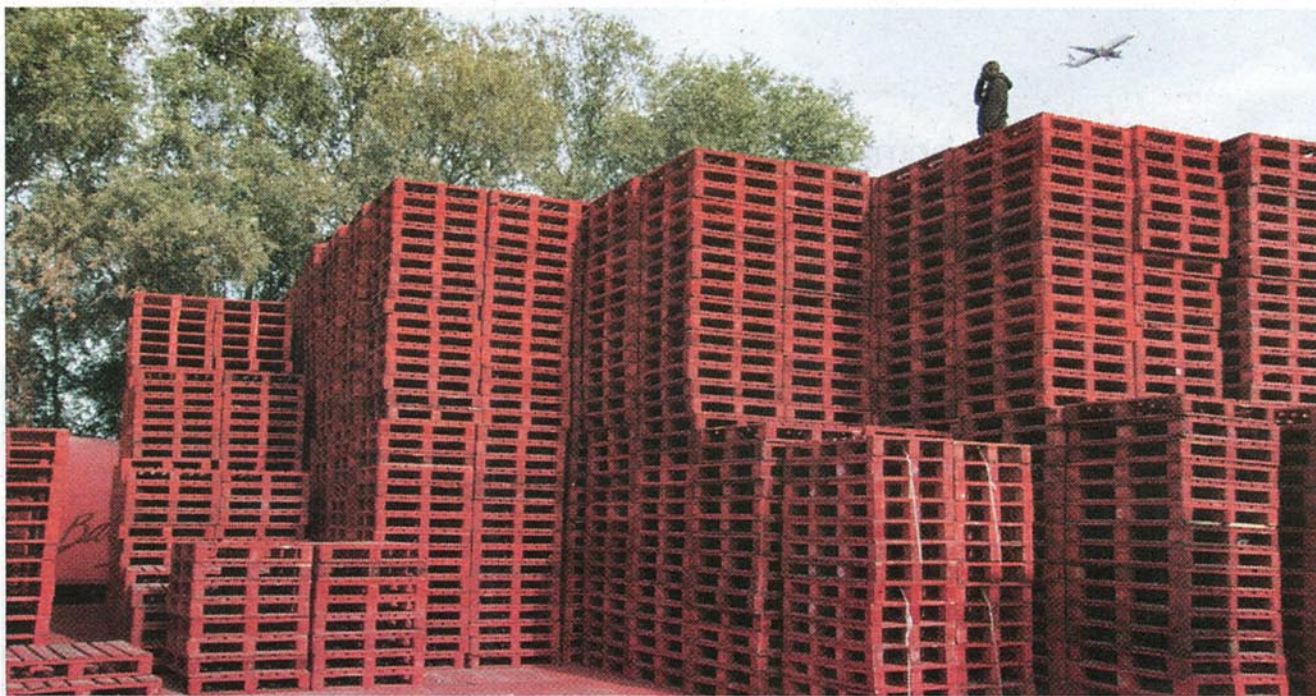


SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 MAI 2008 LIBÉRATION



Filmé comme une récurrence, le ballet des élévateurs fait un effet de tableau d'art moderne. PHOTO DR

## Foi ◆ Palabres à l'ombre des palettes dans «Dernier Maquis».

# Mao, l'islammeur

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

### Dernier Maquis

de Rabah Ameur-Zaïmeche.  
Avec Salim Ameur-Zaïmeche,  
Abel Jafri, Sylvain Roume,  
Christian Milia-Darmezine... 1 h 33.

C'est un film qui marche du tonnerre avec cependant un gros caillou dans la chaussure. De ce caillou, parlons-en sans détour. L'histoire est celle d'une entreprise de réparation de palettes en bois et de son patron Mao. Mao est un musulman prosélyte et la question qui ficelle l'intrigue est celle de l'ouverture d'une minimosquée où la quinzaine d'employés de Mao pourront pratiquer leur religion. Un conflit naît suite à la désignation arbitraire par Mao d'un imam. La petite communauté est alors divisée entre les pro et les anti-imam. Voilà donc que le fait musulman qui, lui, n'est pas une fiction dans la France contemporaine, est ici à prendre ou à laisser. Sans qu'aucune scène ni réplique ne mette en doute que l'islam soit

justement une religion. C'est-à-dire, comme toute religion, une tentative d'assassinat de la raison. Ici, l'islam est donné comme un absolu respectable. Il faut donc prendre sur soi pour ne pas s'enfuir. Ce qui retient par la manche, c'est le cinéma, énormément de cinéma. A commencer par les acteurs dont, chef devant et derrière la caméra, Rabah Ameur-Zaïmeche qui interprète Mao, au minimum comme un De Niro de la belle époque. Ses compagnons sont aussi de cette belle trempe, dont Christian Milia-Darmezine qui joue Titi et qui porte bien son nom en manutentionnaire touché à sa façon par la foi. Son improvisation d'une autocirconscription domestique restera dans les annales du comique de situation mêlant le «ouille-ouille la teub!» et le fou rire.

Rat géant? Castor?  
«Mais non, un castor  
à la queue plate!»

Le film a été tourné en décors dits naturels. Mais ce bout de banlieue désolée plantée en bout de piste d'un aéroport international fait plutôt figure de campement villageois, presque un bloc d'Afrique transplanté en France tant les infinies palabres s'y bousculent, un «maquis» en effet. Ces plans littéralement abstraits sont la part belle du film, sa part rêveuse. Pour l'exemple, l'épisode dit du ragondin. Qui comme chacun sait est un gros rongeur prisé pour sa fourrure. Cette bestiole s'étant égarée dans la fosse à vidange du garage, il s'en suit entre les prolos une discussion byzantine: rat géant? castor? «Mais non, un castor à la queue plate!» Le ragondin mystère sera bientôt renvoyé à son état de nature dans une rivière que Ameur-Zaïmeche filme comme un fleuve d'Amazonie. C'est, peut-être inconsciemment, un plan enfin païen auquel on peut s'accrocher. Filmé comme une récurrence, le ballet des élévateurs rangeant des palettes rouges fait aussi cet effet de tableau d'art moderne, conversation avec l'univers, transcendante, certes, mais profane.

► GÉRARD LEFORT

# Une mosquée dans l'entreprise

Le Français Rabah Ameur-Zaïmeche clôt une trilogie sur l'immigration maghrébine

**Dernier Maquis**  
de Rabah Ameur-Zaïmeche

## Quinzaine des réalisateurs

Le président du jury cannois, Sean Penn, aura prévenu les compétiteurs officiels : point de salut au palmarès hors de l'engagement dans la cité ! Faute de disposer de son numéro de téléphone, on lancera donc à monsieur le président un appel public, en lui signalant que l'un des très grands films politiques de ce festival se trouve hors de sa juridiction, à la Quinzaine des réalisateurs. Ce film, c'est *Dernier Maquis*, du Français Rabah Ameur-Zaïmeche, qui met un point d'orgue à l'impressionnante trilogie déjà composée de *Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?* (2002) et *Bled number one* (2006).

Le cinéaste y poursuit son investigation de l'immigration maghrébine, à travers une stylisation lyrique et une acuité de regard admirables. Politique, *Dernier Maquis* l'est par son sujet et par sa forme, par son urgence et par sa complexité. L'action est ramassée sur le périmètre d'une modeste entreprise de palettes (ces lattes de bois assemblées pour transporter les marchandises) située en banlieue parisienne. Le patron est d'origine immigrée. Les ouvriers, dans leur immense majorité, aussi. Le nœud dramaturgique est d'une simplicité biblique : c'est la construction, au sein même de la fabrique, d'une mosquée.

Offerte par le patron à ses ouvriers, elle suscite d'emblée la discorde. Un groupe de mécanos maghrébins, affectés au garage de l'entreprise, proteste contre la nomination de l'imam par le

patron, au mépris d'un égalitarisme coranique qui voudrait que celui-ci recueille l'assentiment des fidèles. Un autre groupe, dominé par des ouvriers d'Afrique noire plus précarisés encore que leurs collègues, n'entre pas dans cette fronde. Le patron, musulman sincère, joue un jeu ambigu, dont on se demande s'il est guidé par le désintéressement de la foi ou par un intérêt de classe consistant à maîtriser le domaine religieux pour mieux aliéner la revendication sociale. Celle-ci ne manquera pourtant pas d'exploser un peu plus tard, lorsque les premiers licenciements toucheront le groupe de rebelles.

## Ferment révolutionnaire

Cette juxtaposition constante du religieux et du politique, question d'actualité, est donc la grande affaire de ce film. Le résultat est d'une grande intelligence et d'une esthétique forte. Le cadre de l'entreprise, baignant dans le rouge des palettes qui y sont entreposées, devient ainsi une scène dramatique qui évoque le rituel religieux et la couleur de la révolution. Elle interroge à la fois l'échec des utopies socialistes, la catastrophe redoublée de cet échec chez les anciens colonisés, la place accrue prise de ce fait par la religion dans l'identité de ces hommes, ainsi que le dévoiement ou le ferment révolutionnaire que celle-ci contient. La scène de ce *Dernier Maquis* est celle d'une tragédie du sacrifice et d'une incantation à l'espérance. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français. Avec Rabah Ameur-Zaïmeche, Salim Ameur-Zaïmeche, Abel Jafri. (1 h 33.)

# DERNIER MAQUIS

## de Rabah Ameur-Zaïmeche

avec lui-même, Abel Jafri, Sylvain Roume, Salim Ameur-Zaïmeche

**Un brulôt politique puissant autour de la religion, du travail et de l'immigration. Troisième long métrage lumineux d'un auteur-acteur virtuose.**

Le "dernier maquis" pour trouver une place habitable en ce monde est peut-être la religion, ou bien la révolte, ou encore la solidarité de groupe, selon la lecture que l'on fera du film de Rabah Ameur-Zaïmeche. Pour l'auteur, le "dernier maquis" est à coup sûr le territoire rétréci d'une certaine idée du cinéma singulièrement menacée par les lois du marché audiovisuel et du simplisme spectaculaire triomphants. Cette idée pourrait se résumer par l'atteinte de la beauté et du sens avec un minimum de moyens, ou par une conception du cinéma qui, à rebours de la sacro-sainte maîtrise ou de la virtuosité exhibée, verrait un film comme une aventure à mener dont on ne contrôlerait pas tous les ingrédients au départ, un trajet mené au jugé vers une hypothétique lumière.

Témoin ce superbe *Dernier maquis* où Ameur-Zaïmeche confirme, après les très beaux *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?* et *Bled Number One*, qu'il est l'un des meilleurs cinéastes en activité. Quels étaient les outils du réalisateur à l'origine de son projet ? Un garage et un terrain vague en lisière de Paris, quelques acteurs professionnels et amateurs, un questionnement sur la place du religieux dans le monde du travail et dans notre société, des palettes rouges, un tableau. Soit, plus précisément, une entreprise de poids lourds, des ouvriers d'origines étrangères (des Arabes français ou des Français arabes à peu près intégrés, des Africains plus fraîchement débarqués), un patron maghrébin (incarné par le cinéaste avec sa coutumière présence



laconique). L'entreprise est un lieu unique, une sorte de scène de théâtre, qu'Ameur-Zaïmeche observe patiemment, sans jamais forcer la dramaturgie ou la scénarisation. Des personnages uniquement masculins – manœuvres, contremaîtres, petit patron... – dont les rapports se tissent petit à petit autour de deux nœuds : une affaire d'augmentation de salaire et le choix d'un nouvel imam pour assurer les aspirations religieuses du personnel. Très finement, en ayant parfois recours à l'humour, Ameur-Zaïmeche montre à la fois comment la religion peut constituer l'ultime refuge spirituel de ceux qui n'ont pas grand-chose, et comment cette donnée peut être instrumentalisée par les détenteurs d'un quelconque pouvoir pour manipuler les plus faibles.

**Débuté sous des auspices bienveillants par rapport au fait religieux**, le film se poursuit sous une lumière quasi marxiste et pourrait faire sien le célèbre slogan attribué à ce bon vieux Karl : "La religion, c'est l'opium du peuple !" Observée ici à l'échelle d'une PME, cette dialectique de la religion comme libération ou comme aliénation revêt bien sûr un ca-

ractère universel et très actuel. Mais il y a plus important que le "message" délivré en sourdine par le réalisateur, c'est sa décontraction de filmeur, son inspiration stylistique éblouissante à partir de trois fois rien. En exemple de la première, on pensera à la séquence dite "du ragondin", où les mésaventures d'un rongeur pris dans une trappe puis rendu à sa liberté digressent gracieusement du propos principal tout en le reflétant symboliquement. De tout ce qui semble a priori une perte de temps, Ameur-Zaï-

meche fait un miel précieux pour son film, éternelle leçon renoiro-fordienne. En illustration de la seconde, il suffit de voir avec quelle intelligence, quelle simplicité et quelle classe le cinéaste utilise les empilements de palettes : outils affreusement banals et purement utilitaires liés à la raison sociale de l'entreprise, ces objets de bois rouge deviennent matière de peintre et de plasticien, allégorie de tout ce que l'on veut bien y voir (barres HLM, murs de séparation physiques ou mentaux, symboles du capital ou du poids du travail, matériau de tous les recyclages, etc.), puis en dernier recours instruments de sédition. De l'art alchimiste de transformer un maigre patrimoine de bois en or filmique, artistique et politique.

Rabah Ameur-Zaïmeche est de ces cinéastes qui ne voient pas la ligne d'arrivée quand ils démarrent un film : aveuglement partiel qui est un beau moyen d'arriver quelque part et de faire du cinéma comme processus de dévoilement d'un monde, d'une vision, d'une histoire, ainsi que tend à le prouver ce remarquable *Dernier maquis*.

Serge Kaganski

retrouvez toute l'actu cinéma sur

les inrocks.com